

LA ROUMANIE EN DANGER, par le Vice-président de la Chambre roumaine

EXCELSIOR

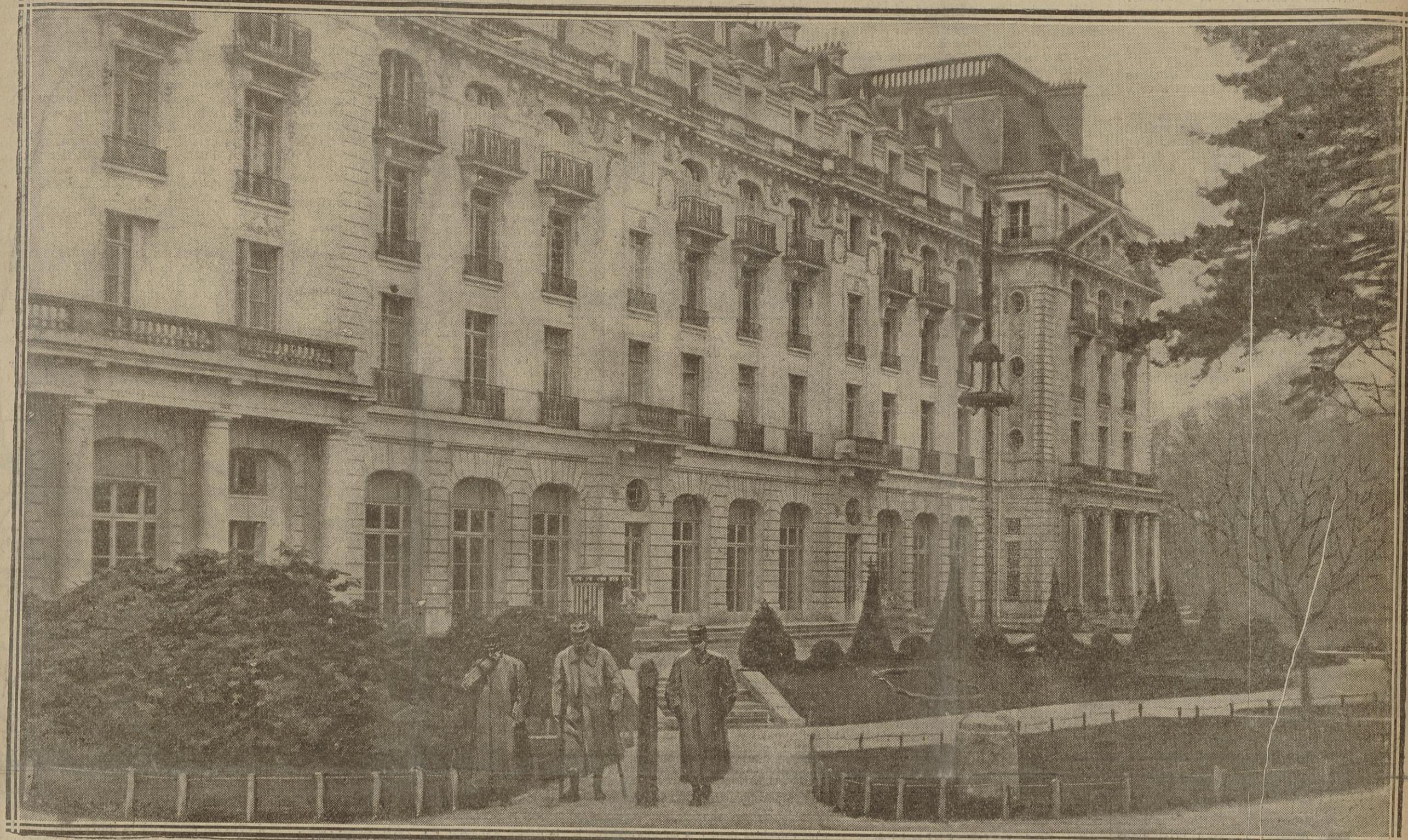
Huitième année. — N° 2.574. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Dimanche
2
DÉCEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
::: Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 :::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS,
France... 3 mois. 10 fr.; 6 mois. 18 fr.; 1 an. 35 fr.
Etranger... 3 mois. 20 fr.; 6 mois. 36 fr.; 1 an. 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. Tél. Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LE COMITÉ DE GUERRE INTERALLIÉ A VERSAILLES



"LE TRIANON-PALACE" EST MILITARISE. — L'ACCÈS EN EST FORMELLEMENT INTERDIT



M. LLYOD GEORGE ET LES MEMBRES DE LA MISSION BRITANNIQUE SE PROMÈNENT BOULEVARD DE LA REINE

Le comité de guerre interallié a tenu sa première séance hier matin à dix heures, à Versailles, sous la présidence de M. Clemenceau. Le président du Conseil, ministre de la Guerre; M. Lloyd George, premier ministre anglais; M. Orlando, premier ministre italien;

les généraux Foch, Wilson et Cadorna, délégués de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, et de nombreux officiers, assistaient à cette séance, qui s'est déroulée au Trianon-Palace. Cet hôtel, transformé et aménagé à cet effet, restera le siège de l'état-major interallié.

LES CONFÉRENCES ENTRE LES ALLIÉS AU QUAI D'ORSAY ET A VERSAILLES

C'est hier que s'est tenue la première réunion du Comité de guerre.

Les diverses sections de la conférence internationale, réunies séparément, ont poursuivi hier matin leurs travaux au ministère des Affaires étrangères. Les délégués chargés de l'étude des questions financières ont tenu une réunion au ministère des Finances, sous la présidence de M. Klotz. Les représentants du Japon assistaient à cette séance.

Pendant que les techniciens qui accompagnent les missions alliées continuaient leurs études en vue de l'établissement d'un programme d'étrange coopération de toutes les forces de l'Entente, nombre de délégués se rendaient à Versailles où devait être tenue, à dix heures, la réunion préparatoire aux conférences de l'état-major interallié composé, on le sait, du général Cadorna, pour l'Italie ; du général Wilson, pour l'Angleterre, et du général Foch, pour la France.

Cette réunion s'est tenue au Trianon-Palace, où siégera désormais le comité de guerre interallié. L'hôtel a été entièrement transformé et installé pour répondre à toutes les exigences du nouvel organisme militaire. Une grande salle a été aménagée en vue des séances quotidiennes que tiennent les généraux alliés.

L'hôtel a été isolé et des factionnaires montent la garde à l'entrée des jardins dont l'accès est interdit. Un nombreux public, tenu à l'écart par un discret service d'ordre,



GÉNÉRAL WILSON

était venu, hier matin, pour saluer au passage les illustres représentants des nations alliées.

M. Clemenceau arrive le premier, et d'un pas alerte gagne le vestibule, suivi de près par le général sir Henry Wilson, qui rejoint bientôt le vicomte Northcliffe, président de la mission militaire britannique aux Etats-Unis.

Les automobiles dès lors se succèdent sans interruption. En même temps que le général Foch, arrivent les délégués américains, ayant à leur tête le colonel House. Puis voici M. Lloyd George qui, avant de pénétrer dans l'hôtel, échange une cordiale poignée de main avec le chef de la mission américaine. De nombreux officiers accompagnent les délégués.

La première réunion de l'état-major interallié a lieu alors sous la présidence de M. Clemenceau, ministre de la Guerre, assisté du général Foch, chef d'état-major de l'armée.

Y assistent le général sir Henry Wilson, lord Sackville-West, le brigadier général F. H. Sykes, le major L. Storr, le capitaine lord Duncan, du côté britannique ; le général Cadorna, assisté du major Casali, du côté italien.

La réunion, commencée à dix heures et demie, s'est prolongée jusqu'à midi et demi.

A l'issue de la réunion préparatoire, la plupart des représentants des puissances ont quitté le Trianon-Palace pour rentrer à Paris et assister au déjeuner offert au Quai d'Orsay par M. Picton, ministre des Affaires étrangères, et par Mme Picton, aux membres de la Conférence des Alliés.

L'après-midi a eu lieu une nouvelle réunion.

La séance de clôture de la Conférence des Alliés n'a pas lieu avant lundi soir et peut-être même mardi.

On ne saurait dire encore si, avant de se séparer, les délégués feront une déclaration d'ensemble. Peut-être plutôt y aurait-il des déclarations portant sur un certain nombre de sujets.

Prochaine mobilisation de l'armée hellénique

ATHÈNES, 1^{er} décembre. — Les diverses décisions prises ces jours derniers, telles que l'appel des officiers et sous-officiers de réserve, la constitution de dépôts militaires de céréales, l'établissement d'une liste de fonctionnaires destinés à assurer les services administratifs en cas de mobilisation et d'autres dispositions de même nature indiquent que la mobilisation est considérée comme imminente en Grèce.

Un torpilleur grec coule un sous-marin allemand

ATHÈNES, 1^{er} décembre. — Le contre-torpilleur grec Nikié (Victoire), qui escortait un navire marchand hellénique dans la mer Egée, a eu un combat avec un sous-marin allemand.

Atteint en plein par deux obus, le sous-marin coula à pic.

La nouvelle de ce glorieux exploit a été accueillie avec enthousiasme par la presse et par l'opinion publique. (Agence des Balkans.)

LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LA ROUMANIE EN DANGER

par JEAN-TH. FLORESCO

Vice-Président de la Chambre des députés roumaine.

Cet article émouvant est un cri d'alarme. M. J.-Th. Floresco, député libéral, vice-président de la Chambre roumaine, parle au nom de ses frères en péril. Il adresse aux Alliés, avec une mûre franchise, un appel singulièrement pressant. La trahison de la Russie leniniste laisse sans communications, sans vivre, une armée de 500.000 soldats résolus, avides de se battre pour notre cause. Que va-t-elle devenir ? Qu'en fera-t-on ? Problème lourd d'angoisse que M. J.-Th. Floresco pose devant les hautes compétences militaires des Alliés. Mais qu'on se hâte : sans quoi, bientôt, il sera trop tard...

Depuis quelques jours, les coeurs roumains, tant éprouvés par tout ce qu'une implacable Némésis peut amasser de souffrance et de misère sur la destinée d'un peuple, qui a fait noblement son devoir, sont de nouveau assaillis par les plus terribles angoisses.

L'écrasement de la Russie — par la submersion systématique de l'Allemagne — que des naifs ont trop longtemps pris pour une normale évolution démocratique, l'abominable trahison des « condotriers » de la politique internationale entretenus ouvertement par les inépuisables poches allemandes ont révolté tout homme élevé dans les principes de l'honneur et du devoir. Ce qui se passe, à l'heure actuelle, en Russie, n'a pas son pareil non seulement dans l'histoire des pays les plus sombres mais encore dans les époques les plus reculées de la civilisation. C'est un retour vers la primitive où, les peuples et les sociétés n'étant pas encore constitués, les cians ou les tribus se trahissaient et se battaient entre eux pour un morceau de viande ou pour un buin plus ou moins enviable.

L'inconcevable trahison envers l'héroïque France, envers la noble Angleterre, envers tous les peuples martyrs qui forment les « ailes de l'Entente », avait été découverte quelques jours après la grande révolution ; mais elle fut considérée comme un poison d'effet assez lent, et l'on finit par s'y accoutumer, tant il opérait doucement. On se contenta de prendre quelques mesures jugées indispensables pour neutraliser le mal, et l'on se remit à espérer. Cependant, l'esprit combatif de l'armée russe avait totalement disparu et les retraites sans combat se multipliaient chaque jour. On se consola par les messages diplomatiques qui chuchotaient des bulletins de « convalescence », par les radiogrammes de Kerensky, qui, révant de Bonaparte dans le palais du tsar, disait aux Alliés : « La Russie est encore une grande nation : ses soldats resteront sur les positions, face à l'honneur et raids devant l'ennemi ! »

Les hommes d'Etat de l'Entente — apôtres eux-mêmes des plus généreuses idées — laissaient la Russie se reposer en paix et donner des leçons humanitaires à tous les peuples de l'Univers.

Nos ambassadeurs à Petrograd, gagnés par l'optimisme général, se résignèrent à écouter... par l'intermédiaire d'interprètes,

de beaux discours dans des loges jadis impériales, tandis que dans les coulisses le génie corrupteur de l'Allemagne guettait les lâchetés et achetait les consciences...

Et pourtant le bon exemple était là tout près. Aux portes de la frontière russe, il y avait un peuple de race latine, une ardente armée de cinq cent mille hommes environ, sentinelles avancées des Alliés dans la haute montagne, toute brûlante du désir de verser son sang pour la cause commune.

Malheureusement Petrograd ne put empêcher à temps ce qui était pourri, et la gangrène gagna tout l'organisme russe. L'œuvre du microbe boche était terminée. Lenin a emboîté la trompette de la paix, — de la paix monstrueuse sans justice, sans dignité. L'armée russe est aujourd'hui la victime non pas d'une défaite, honorable par la beauté du sacrifice et la sainteté de la lutte, mais d'une anarchie provoquée et activée par l'ennemi.

Mais il y a quelque chose de plus grave. La trahison de Petrograd est une plaie monstrueuse et inguérissable dont on peut à la rigueur détourner le regard avec dégoût.

Mais elle a une conséquence effroyable sur laquelle le monde civilisé doit avoir les yeux fixés. Il y a ceci : un peuple honnête et brave, confiant dans la parole jurée et la convention écrite, après de longues sollicitations, est accouru avec tous ses enfants et toutes ses ressources aux secours de cette armée russe tellement exténuée après l'offensive de Broussilof que pendant toute une année elle ne bougea pas du point où elle s'était arrêtée. Ce peuple est là solitaire, abandonné sur la route sombre du destin.

Cette glorieuse armée roumaine qui servit de paratonnerre, selon l'heureuse expression de M. Lacour-Gayet, membre de l'Institut de France, résistant pendant trois mois sans aucun secours à quatre armées ennemis (Autrichiens, Allemands, Turcs et Bulgares), ces héroïques soldats si nécessaires à la cause de l'immortelle justice, que vont-ils devenir ? Seront-ils vendus aux Allemands ricaneurs par l'armistice et la paix qui se préparent ? Ces fières légions qui déclaraient dernièrement qu'elles creuseraient elles-mêmes leurs tombeaux dans les montagnes plutôt que de faire la paix et trahir les Alliés seront-elles abandonnées ?

Non, nous ne le pensons pas, nous ne devons pas le penser. Mais l'heure est si grave, et le ciel si haut !...

La grande cause de justice et la conscience publique réclament une solution énergique et rapide. Ceux qui combattent ensemble pour le droit doivent rétablir aussi le règne de la loyauté entre les peuples et le principe de l'élémentaire honnêteté entre les hommes.

Je viens de Russie et je puis affirmer qu'il y a dans le Midi de ce grand pays, si ébranlé, des résistances antifascistes, qui, soutenus par une action courageuse, urgente, et bien coordonnée des Alliés, donneront des résultats capables d'étonner le monde.

Je m'arrête sur une grande possibilité qui pourrait être aussi un grand et dernier espoir...

Jean Th. FLORESCO
Vice-président du Parlement roumain.

Pourtant cette armée venait de subir une défaite douloureuse, causée par la trahison des dirigeants de Petrograd (Sturmer, Protopenov et Cie). Mais elle avait conquis beaucoup de gloire aussi. L'armée roumaine, bien équipée, admirablement disciplinée et bien entraînée, profitant de la haute expérience du général Berthelot — « citoyen honoraire » de la Roumanie — accomplit, en vérifiant, des miracles de bravoure. Combiné de fois stimula-t-elle les Russes qui se refiraient et bravaient, confiant dans la parole jurée et la convention écrite, après de longues sollicitations, est accouru avec tous ses enfants et toutes ses ressources aux secours de cette armée russe tellement exténuée après l'offensive de Broussilof que pendant toute une année elle ne bougea pas du point où elle s'était arrêtée. Ce peuple est là solitaire, abandonné sur la route sombre du destin.

Les braves officiers de la mission française en Roumanie, débordant de joie fraternelle, ont baptisé la grande lutte de Marassi : *Le Verdun roumain !...*

L'unanimité de la presse alliée n'épargna point les louanges et les lauriers à l'adresse de la « vaillante armée roumaine ». Sa résistance héroïque sauva la Bessarabie — oh !

Plus loin, vous apercevez ces bons braves : ce sont des Méridionaux.

Je m'étonnais en constatant chez ces soldats petits, aux cheveux noirs, aux yeux de velours un calme taciturne contraire à l'exubérance que nous supposons chez les hommes du Midi.

Ces terrains, loin de leurs champs, sont dépassés. Ils s'ennuent et réagissent difficilement contre un continuum cafard.

Mais, au feu, le sang chaud du Midi repart : ils se battent fougueusement. Impressionnables à l'excès, ils rebondissent vite dans leur apparente apathie et dans leur fatalisme superficiel.

Car, remarquez, ils sont couverts de croix, de scapulaires, de médailles, et l'influence du prêtre est sur eux considérable.

Si les chefs savaient user de cet ascendant, ils pourraient obtenir ce qu'ils voulaient de ces êtres influençables à l'extrême, mais les chefs sont chez nous encore novices : il a fallu en improviser trop.

Nous sortîmes. Dehors, la nuit était venue, les troupes déambulaient par groupes. Il y avait là près de 3.000 hommes ; je n'ai pas vu un soldat gris — les Italiens sont sobres par habitude.

Accroupis à terre, autour d'un joker d'accordéon, des irréguliers chantaient des airs napolitains un peu tristes, avec beaucoup de gout, et nos polis les écoutaient en plaisantant.

Pendant ce temps passaient sur la route de lourds convois d'un matériel spécial destiné à la défense de Venise.

Des troupes de choix sont chargées de cette grande responsabilité. Ce sont celles qui ont été entraînées à Monfalcone à ces travaux de ponts installés dans les lagunes, de tranchées creusées à côté d'un lacis de canaux.

Elles se hâtent, ces troupes d'élite, pour aller opposer de nouvelles et formidables défenses à l'ennemi arrêté à 20 kilomètres à peine de la ville symbolique que les Italiens maintenant ont repris l'espoir de conserver.

Jules CHANCEL

Exploration dans une mine en Allemagne

BALE, 1^{er} décembre. — On mande de Berlin :

Une explosion a eu lieu dans la mine d'Eschweiler, près d'Aix-la-Chapelle. Quarante mineurs sont morts et quarante-cinq ont disparu. (Havas.)

Le famine à Petrograd

LONDRES, 1^{er} décembre. — Selon une dépêche de Copenhague aux *Central News*, on apprend d'Haparanda par le Dagens Nyheter, les troupes russes du front roumain sont formellement opposées à la conclusion d'un armistice, et se seraient placées sous l'autorité du général Doukhobor.

Dans les grands principes qu'invoquent les maximalistes ne parviennent pas à dissimuler leur idée maîtresse qui est d'obtenir la paix à tout prix. Or, l'Allemagne leur imposera une capitulation pure et simple qui renforcera les Hohenzollern. Et ce sont des Alliés que Lenin accuse d'impérialisme.

Il faut donc continuer à compter avec la pression qu'exercent les maximalistes pour arriver à traiter avec les Allemands. Leur intention est d'entraîner les Alliés dans leurs démarches. Mais pourquoi les bolcheviks, qui ont d'ailleurs usurpé le pouvoir dans leur propre pays à la suite d'un coup de force, pourraient-ils contraindre la volonté des autres peuples de l'Entente ? Ils ont bien aussi le droit de « disposer d'eux-mêmes ».

Tous les grands principes qu'invoquent les maximalistes ne parviennent pas à dissimuler leur idée maîtresse qui est d'obtenir la paix à tout prix. Or, l'Allemagne leur imposera une capitulation pure et simple qui renforcera les Hohenzollern. Et ce sont des Alliés que Lenin accuse d'impérialisme.

Il faut donc continuer à compter avec la pression qu'exercent les maximalistes pour arriver à traiter avec les Allemands. Leur intention est d'entraîner les Alliés dans leurs démarches. Mais pourquoi les bolcheviks, qui ont d'ailleurs usurpé le pouvoir dans leur propre pays à la suite d'un coup de force, pourraient-ils contraindre la volonté des autres peuples de l'Entente ? Ils ont bien aussi le droit de « disposer d'eux-mêmes ».

Tous les grands principes qu'invoquent les maximalistes ne parviennent pas à dissimuler leur idée maîtresse qui est d'obtenir la paix à tout prix. Or, l'Allemagne leur imposera une capitulation pure et simple qui renforcera les Hohenzollern. Et ce sont des Alliés que Lenin accuse d'impérialisme.

Il faut donc continuer à compter avec la pression qu'exercent les maximalistes pour arriver à traiter avec les Allemands. Leur intention est d'entraîner les Alliés dans leurs démarches. Mais pourquoi les bolcheviks, qui ont d'ailleurs usurpé le pouvoir dans leur propre pays à la suite d'un coup de force, pourraient-ils contraindre la volonté des autres peuples de l'Entente ? Ils ont bien aussi le droit de « disposer d'eux-mêmes ».

Tous les grands principes qu'invoquent les maximalistes ne parviennent pas à dissimuler leur idée maîtresse qui est d'obtenir la paix à tout prix. Or, l'Allemagne leur imposera une capitulation pure et simple qui renforcera les Hohenzollern. Et ce sont des Alliés que Lenin accuse d'impérialisme.

Il faut donc continuer à compter avec la pression qu'exercent les maximalistes pour arriver à traiter avec les Allemands. Leur intention est d'entraîner les Alliés dans leurs démarches. Mais pourquoi les bolcheviks, qui ont d'ailleurs usurpé le pouvoir dans leur propre pays à la suite d'un coup de force, pourraient-ils contraindre la volonté des autres peuples de l'Entente ? Ils ont bien aussi le droit de « disposer d'eux-mêmes ».

Tous les grands principes qu'invoquent les maximalistes ne parviennent pas à dissimuler leur idée maîtresse qui est d'obtenir la paix à tout prix. Or, l'Allemagne leur imposera une capitulation pure et simple qui renforcera les Hohenzollern. Et ce sont des Alliés que Lenin accuse d'impérialisme.

Il faut donc continuer à compter avec la pression qu'exercent les maximalistes pour arriver à traiter avec les Allemands. Leur intention est d'entraîner les Alliés dans leurs démarches. Mais pourquoi les bolcheviks, qui ont d'ailleurs usurpé le pouvoir dans leur propre pays à la suite d'un coup de force, pourraient-ils contraindre la volonté des autres peuples de l'Entente ? Ils ont bien aussi le droit de « disposer d'eux-mêmes ».

Tous les grands principes qu'invoquent les maximalistes ne parviennent pas à dissimuler leur idée maîtresse qui est d'obtenir la paix à tout prix. Or, l'Allemagne leur imposera une capitulation pure et simple qui renforcera les Hohenzollern. Et ce sont des Alliés que Lenin accuse d'impérialisme.

Il faut donc continuer à compter avec la pression qu'exercent les maximalistes pour arriver à traiter avec les Allemands. Leur intention est d'entraîner les Alliés dans leurs démarches. Mais pourquoi les bolcheviks, qui ont d'ailleurs usurpé le pouvoir dans leur propre

LA PROCÉDURE DE LA HAUTE COUR

La commission chargée d'examiner la proposition Simonet a commencé hier ses travaux.

La Commission sénatoriale chargée d'examiner la proposition de loi de M. Simonet, relative à la procédure de fonctionnement de la Haute Cour s'est réunie hier pour commencer officiellement ses travaux. Sa constitution ne sera officielle, en effet, que lorsque le Sénat, réuni en séance, aura validé l'élection des bureaux.

M. Monis, élu président ; MM. Boivin-Champpeaux et Savary ont été désignés comme vice-présidents ; MM. Peyronnet et Chérion comme secrétaires.

La Commission a reçu communication d'un nouveau contre-projet de M. Chérion qui prévoit l'application des dispositions de procédure de la loi du 10 avril 1889 aux cas de mise en accusation du président de la République ou des ministres, sous réserve de quelques modifications.

L'article 6 du contre-projet de M. Chérion stipule, en effet, que la Cour prononcera les peines établies par la loi même pour tout crime ou délit révélé par l'instruction ou les débats et dont elle n'aurait pas été primivement saisie.

M. Nail, garde des Sceaux, a apporté, d'autre part, à la commission, certaines suggestions.

Tous les contre-projets mentionnent la possibilité du huis clos.

La Commission s'est ainsi trouvée en présence de trois textes : le premier de M. Simonet ; le deuxième de M. Flandin ; le troisième de M. Henry Chérion.

Après discussion de ces divers projets, M. Pérès a déposé un amendement relatif à la désignation du ministère public.

Cet amendement, auquel se sont ralliés les auteurs des propositions, a été adopté par la Commission. Il prévoit la nomination annuelle, par la Cour de cassation, toutes chambres réunies, d'un magistrat inamovible chargé de remplir les fonctions de ministère public en cas de réunion de la Haute Cour.

La Chambre conservait la faculté de désigner parmi ses membres trois commissaires pour soutenir l'accusation.

La Commission n'a pas encore statué sur l'article 6 du contre-projet de M. Chérion. Elle a nommé une sous-commission chargée de lui présenter un texte définitif.

Cette sous-commission est composée de MM. Bienvenu-Martin, Henry Chérion, Étienne Flandin, Pérès et Simonet.

La Commission se réunira de nouveau lundi à quatre heures.

LA JOURNÉE JUDICIAIRE

Par suite d'une erreur de convocation, Monsieur Bolo, qui devait être entendu hier matin par le capitaine Bouchardon, n'est venu faire sa déposition qu'à deux heures et demie.

Le frère du pacha n'a fait que renouveler au rapporteur les déclarations qu'il avait bien voulu faire à *Excelsior*.

Depuis de longues années, dit-il, je ne voyais plus mon frère, ignorais tout de ses affaires et de sa situation. Les faits qui lui sont aujourd'hui reprochés, je les ai connus par les journaux.

« Que vous dire, mon capitaine ! Rien, sinon qu'il n'est pour moi de refuge que dans la prière... »

Le capitaine Bouchardon a ensuite entendu une nouvelle fois M. François-Ignace Mouthon, directeur adjoint du *Journal* ; puis ce fut la déposition de M. Alfred Oulmann, directeur du *Petit Bleu*.

De son côté, le lieutenant-substitut Bonduz avait fait subir, dans la matinée, un nouvel interrogatoire à l'inculpé Emile Duval, sur les opérations de San Stefano.

Mme Emilienne Brévannes, amie de Miguel Almeyryda, a été entendue dans la soirée à propos des sauf-conduits que lui avait fait obtenir Almeyryda pour se rendre à plusieurs reprises sur le front.

Interrogatoire de Guillaume Desouches

M. Drioux, juge d'instruction, a fait subir, hier après-midi, de 2 à 6 heures, le premier interrogatoire de fond à l'inculpé Guillaume Desouches, en présence de M^e Aubépin, son défenseur.

Les « documents » Paix-Séailles

Le capitaine Mangin-Boquet a fait opérer, hier, par les soins de la Sûreté générale, une perquisition à Gréville, près de Chenbourg, dans une villa appartenant à M. Paix-Séailles.

On ignore à l'heure actuelle le résultat de cette opération judiciaire.

Le « drap national » sera réservé à certaines œuvres

Les premières pièces de drap national vont sortir incessamment des métiers de Vienne. Elles seront mises à la disposition de l'intendance, qui assurera les soins de la confection des vêtements destinés aux assisés vieillards ou infirmes ainsi qu'aux écoliers habillés par les œuvres charitables.

Etant donné l'obligation pour nos fabriques de pourvoir aux nécessités considérables de l'armée, on estime que le drap national ne pourra pas être mis à la disposition des acheteurs civils.

Du bois de chauffage pour les Parisiens

Conformément à la promesse qu'en avait fait, en juillet dernier, le conseil municipal, une forte quantité de bois de chauffage a été accumulée à Paris, notamment au stade de Vincennes. Cette réserve aéroportée, en janvier prochain, une centaine de milliers de stères.

La vente n'en pourra être décidée qu'après entente avec l'administration.

Ce bois sera livré, scellé, à la consommation.

On prévoit la constitution par le préfet de la Seine d'un stock analogue pour l'hiver 1918-1919.

DEUX LINOTYPES

Mengenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser à l'avenue des Champs-Elysées. Paris.

5 HEURES
DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU MATIN

LES ALLEMANDS ONT RENOUVELÉ LEUR ASSAUT DEVANT CAMBRAI

La belle défense et l'énergie opiniâtre des troupes anglaises ont déjoué les projets ennemis.

OFFICIEL. — (22 heures). — Les rapports reçus des différents secteurs du front de bataille de Cambrai, ainsi que les ordres et cartes capturés, donnent les détails suivants sur la bataille qui commence hier matin, continue encore en ce moment.

Les Allemands comptent que les nombreuses divisions réunies pour l'attaque réussiraient, par un encerclement, à nous déporter les positions élevées le 20 novembre.

Le général von der Marwitz, commandant la 2^e armée allemande, disait, dans un ordre du 29 novembre : « Soldats de la 2^e armée, les troupes britanniques ont réussi, le 20 novembre, grâce à un nombre considérable de tanks, à remporter une victoire près de Cambrai. Elles comptent percer ; mais la brillante résistance des troupes qui leur étaient opposées ne l'a pas permis. Nous allons, maintenant, par un encerclement, transformer leur embryon de victoire en une défaite. La patrie a les yeux sur vous, elle compte que chacun fera son devoir. »

La belle défense et l'énergie opiniâtre de nos troupes ont totalement déjoué les projets de l'ennemi.

Depuis Vendredi au sud jusqu'à deux kilomètres à l'ouest de Maubrœu au nord, les Allemands avancent en masse, tentant par leur nombre, de briser notre ligne de défense. Au nord de Masnières, nos positions sont intactes et notre artillerie, nos fusils, nos mitrailleuses ont infligé de lourdes pertes aux attaques en masses. En différentes places où les Allemands avaient réussi à briser momentanément notre front, ils sont pris sous le feu de nos canons de campagne et rejetés aussitôt par les contre-attaques.

Av sud de Crèvecœur et sur un front considérable, l'ennemi était parvenu à pénétrer dans nos lignes, faisant des prisonniers et atteignant, en certains endroits, jusqu'à nos batteries. Les contre-attaques de nos troupes de réserve ont regagné une grande partie du terrain perdu et repris aujourd'hui le village de Gompien et la crête de Saint-Quentin, au sud de ce village.

Cet après-midi, les Allemands ont répété leurs attaques sur nos positions de Masnières, Marcoing, Fontaine-Notre-Dame, Bourlon et Meuvres ; mais, d'après les derniers rapports, ils ont été repoussés partout.

Dans le mois de novembre, nos alliés ont fait 11.550 prisonniers, pris 138 canons et 303 mitrailleuses

LE NOMBRE DES PRISONNIERS DU MOIS DE NOVEMBRE S'ÉLEVE À UNZE MILLE CINQ CENT CINQUANTE ET UN, DONT DEUX CENT QUATORZE OFFICIERS. NOUS AVONS CAPTURE, PENDANT CETTE MÊME PÉRIODE, CENT TRENTE-HUIT CANONS, DONT QUARANTE CANONS LOURDS, TROIS CENT TROIS MITRAILLEUSES ET SOIXANTE-QUATRE MORTIERS DE TRANCHÉES, AINSI QU'UNE GRANDE QUANTITÉ DE MUNITIONS DE TOUTE NATURE ET DE MATERIEL DE GUERRE DE TOUTE ESPÈCE.

Quinze avions allemands abattus

AVIATION. — Le 30 novembre, bien que les nuages ne fussent pas à plus de six cents mètres d'altitude, nos avions sont sortis toute la journée et ont coopéré avec les autres armes à nos contre-attaques au sud-est de Cambrai. Nos avions de réglage, en plus de leurs tâches d'artillerie, ont localisé et indiqué plus de deux cents batteries allemandes. Les appareils de bombardement ont concentré leurs efforts sur les troupes et les transports rassemblés à l'arrière du front, sur lesquels ils ont lancé plus de deux cents bombes. Nos pilotes de chasse ont tiré plus de quinze mille cartouches de mitrailleuses sur les troupes et transports en mouvement sur les routes. LA LUTTE DANS LES AIRS A ÉTÉ VIVE ET S'EST TERMINÉE À NOTRE AVANTAGE : QUINZE AVIONS ALLIÉS ONT ÉTÉ ABATTUS, TROIS AUTRES SONT TOMBÉS DÉSEMPÊTRÉS, SEPT DES NÔTRES NE SONT PAS RETRÉS.

Ensuite une nouvelle fois M. François-Ignace Mouthon, directeur adjoint du *Journal* ; puis ce fut la déposition de M. Alfred Oulmann, directeur du *Petit Bleu*.

De son côté, le lieutenant-substitut Bonduz avait fait subir, dans la matinée, un nouvel interrogatoire à l'inculpé Emile Duval, sur les opérations de San Stefano.

Mme Emilienne Brévannes, amie de Miguel Almeyryda, a été entendue dans la soirée à propos des sauf-conduits que lui avait fait obtenir Almeyryda pour se rendre à plusieurs reprises sur le front.

Interrogatoire de Guillaume Desouches

M. Drioux, juge d'instruction, a fait subir, hier après-midi, de 2 à 6 heures, le premier interrogatoire de fond à l'inculpé Guillaume Desouches, en présence de M^e Aubépin, son défenseur.

Les « documents » Paix-Séailles

Le capitaine Mangin-Boquet a fait opérer, hier, par les soins de la Sûreté générale, une perquisition à Gréville, près de Chenbourg, dans une villa appartenant à M. Paix-Séailles.

On ignore à l'heure actuelle le résultat de cette opération judiciaire.

Le « drap national » sera réservé à certaines œuvres

Les premières pièces de drap national vont sortir incessamment des métiers de Vienne. Elles seront mises à la disposition de l'intendance, qui assurera les soins de la confection des vêtements destinés aux assisés vieillards ou infirmes ainsi qu'aux écoliers habillés par les œuvres charitables.

Etant donné l'obligation pour nos fabriques de pourvoir aux nécessités considérables de l'armée, on estime que le drap national ne pourra pas être mis à la disposition des acheteurs civils.

Du bois de chauffage pour les Parisiens

Conformément à la promesse qu'en avait fait, en juillet dernier, le conseil municipal, une forte quantité de bois de chauffage a été accumulée à Paris, notamment au stade de Vincennes. Cette réserve aéroportée, en janvier prochain, une centaine de milliers de stères.

La vente n'en pourra être décidée qu'après entente avec l'administration.

Ce bois sera livré, scellé, à la consommation.

On prévoit la constitution par le préfet de la Seine d'un stock analogue pour l'hiver 1918-1919.

DEUX LINOTYPES

Mengenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser à l'avenue des Champs-Elysées. Paris.

LA SUÈDE A LA REQUÊTE DE TROTSKY A ACCEPTÉ D'ÊTRE LA MÉDIATRICE ENTRE LA RUSSIE ET L'ALLEMAGNE

La politique "tolérante" des Etats-Unis vis-à-vis de la nouvelle Russie.

"IL FAUT VOULOIR VAINCRE ET NOUS GAGNERONS LA GUERRE"

C'est ce qu'a déclaré M. Lloyd Georges en conseillant de ne pas perdre une minute de notre temps.

M. Lloyd George, interviewé par le *Petit Parisien*, a fait, hier, cette belle et énergique déclaration :

— L'heure est trop grave, les sacrifices ont été trop grands pour que toutes les hésitations, toutes les susceptibilités, toutes les considérations de nationalités et de personnes ne disparaissent sans merci devant l'immensité du but.

— Nous avons les hommes, nous avons les munitions, nous avons toutes les ressources économiques et financières, et par-dessus tout le sentiment de lutter pour une cause juste.

— Nous nous efforçons en ce moment de réaliser l'unité de direction et de contrôle, la concentration réelle et totale et la canalisation de toutes les ressources et de tous leurs efforts.

— Si, en outre, nous sommes prêts à supprimer des restrictions toujours plus sévères, et si, avant tout, nous tenons compte de ce facteur essentiel à l'heure où nous sommes, le temps, si nous ne perdons pas en discussions stériles et en vaines agitations une minute de ce temps précieux, si, en un mot, nous voulons gagner la guerre, nous la gagnerons. Mais il faut vouloir..."

Et le premier ministre anglais ajouta ces derniers mots :

— Patience, endurance, ténacité, et nous vaincrons ! (and we will get through !)

NOUVELLES BRÈVES

Réouverture de la frontière espagnole. — La frontière franco-espagnole a été ouverte hier.

Manifestation de lycéens. — Quelques élèves des lycées ont manifesté hier, rue Thiat, une demi-douzaine d'arrestations ont été opérées. Aucune n'a été maintenue.

Voleurs de réticules. — Des aguls ont arrêté hier soir, en flagrant délit de vols de réticules, Maurice Degremont, quinze ans ; Jean-Antoine Brochard, dix-neuf ans, et Raoul Ballif, dix-huit ans, tous deux, tous garçons cüstiers. Au dépôt.

Bourse de Paris, 1^{er} décembre 1917

VALORES Cours précédent Cours du jour VALORES Cours précédent Cours du jour

PARQUET Fonc. 1889 340 335 ...

5/0/0 libéré... 87,90 87,90 ...

5/0/0 amort... 67,55 67,55 ...

3/0/0 ... 59,75 59,50 ...

3/1/2 ... 99,50 99,50 ...

Tuns 1922... 328 328 ...

Afrique Occident... 548 548 ...

1885 365 355 ...

1882 254 ...

1881 502 501 ...

1880 3 % 54 25 ...

1879 54 ...

1878 51 ...

1875 42 30 114 15 ...

Espagne ext... 608 608 ...

1874 220 220 ...

Turc inf... 57 57 ...

CORPS DIPLOMATIQUE

S. Exc. le marquis Carlotti, ambassadeur d'Italie, venant de Petrograd, est arrivé hier matin à Paris.

CITATIONS

Le général commandant en chef a nommé chevalier de la Légion d'honneur le capitaine adjudant-major Michel Missoffe, du 42^e B. P. C., avec le motif suivant :

Officier d'une bravoure remarquable. Le 7 octobre 1917, a continué à observer, à découvert, le terrain en avant de nos lignes, malgré le tir d'une mitrailleuse ennemie qui battait le parapet de la tranchée.

Gravement atteint à la tête, a fait l'admiration de tous ceux qui l'entouraient par son calme et son sang-froid. Deux blessures antérieures. Trois citations.

NAISSANCES

Mme Roger de Beauregard, née de Pont-gibaud, est mère d'une fille : Monique.

Mme Sosthène Palle, née de Heyder, a mis au monde un fils : Bernard.

MARIAGES

Hier a été célébré en l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou le mariage de Mlle Gilberte Roux, fille de M. Roux, décédé, et



Mme GILBERTE ROUX M. JACQUES DOGNY

de Mme, née Alamaguy, avec M. Jacques Dogny, lieutenant au 4^e groupe d'artillerie d'assaut, fils de M. Dogny, capitaine d'artillerie, et de Mme, née Seguin.

Les témoins de la mariée étaient : MM. Jules du Souzy et Emile Roux, ses oncles ; ceux du marié : M. Edmond Dogny, commandant au 15^e dragons, officier de la Légion d'honneur, son oncle, et le commandant du Forsans, de l'artillerie d'assaut, officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

On annonce le prochain mariage du docteur Jean Lhermitte, ancien chef de laboratoire, actuellement au centre neurologique de Bourges, fils du peintre Léon Lhermitte, membre de l'Institut, avec Mme Marcelle Duflac, fille de M. Léon Duflac et de Mme, née Rénon.

Ces jours derniers a été célébré, à Versailles, le mariage de M. Jean du Plessis de Gréan danseur de vaiseaux, décoré de la croix de guerre, fils du comte du Plessis de Gréan danseur de bataillon de réserve, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, et de la comtesse, née de Louerat, avec Mme Lucy Malcor, fille du général de division, commandeur de la Légion d'honneur, et de Mme, née Alardet.

DEUILS

Le dimanche 9 décembre, la légation de Belgique fera célébrer en l'église belge, rue de Charonne, 181, à onze heures, un service solennel à la mémoire des soldats belges tombés pour la cause commune.

Le R. P. Hénusse prononcera une allocution au cours de cette cérémonie.

Nous apprenons la mort :

Du lieutenant d'artillerie Raymond Desouches, cité à l'ordre de l'armée, tué à l'ennemi, frère du soldat d'infanterie René Desouches, tombé au champ d'honneur, cité à l'ordre de l'armée ; du lieutenant d'artillerie Martial Desouches et du sergent d'infanterie Daniel Desouches ;

Du médecin inspecteur Schneider, du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur, ancien directeur du service de santé du 20^e corps, qui a succombé au Val-de-Grâce ;

De Mme Marie-Hélène Osorio, fille de M. Paulo Osorio, notre confrère portugais du Século, de Lisbonne, décédée âgée de quinze ans ;

De Mme de Bretzel, décédée à quarante-neuf ans au château du Vieux-Rouen (Seine-Inférieure).

BIENFAISANCE

A l'Exposition des dons américains, 136, avenue des Champs-Elysées, aujourd'hui dimanche, à trois heures, conférence de Mme Chapal : "les Rapatriés". Quête au profit de l'œuvre du Vêtement du prisonnier de guerre.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureau : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

DEUIL A LA SCABIEUSE
8, rue Salmon-de-Caus
Square des Arts-et-Métiers. Changement de propriétaire. (Maison spéciale de deuil ayant les modèles les plus élégants aux prix les plus modérés). Deuil à domicile. Téléphone : Archives 11-34. (Le Code du Deuil est envoyé gratuitement.)

LA POUDRE LOUIS LEGRAS SOULAGE DE SUITE ET GUERIT L'ASTHME. RÉSULTATS MERVEILLEUX, 2 fr. 20 (immat. compr.). PH. 20.

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Meilleur Antiseptique. 3^e Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

Arthritiques

Les Lithines à base de sels naturels

de la Société Martigny

constituent un hiver traitement agréable, efficace et le plus économique.

L'étui de 12 comprimés pour 12 litres d'eau minérale : 175 (immat. compr.). Toutes Pharmacies. Laboratoire GUIGNIER, 91, Rue St-Lazare, PARIS.

LES familles n'apprécient pas toujours les œuvres d'art de la même façon que les artistes : le grand Rodin en aurait pu faire l'expérience ; mais il ignorait toujours l'histoire, et je me suis abstenu de la conter de son vivant.

Il y a quelque quinze ans, les admirateurs d'un très grand homme, un véritable grand homme, l'un des Français qui ont le plus honoré la France, résolurent de lui offrir son buste. Et à quel autre qu'à Rodin pouvaient-ils s'adresser : Rodin, qui déjà à cette époque était l'auteur des admirables effigies de Victor Hugo et de Rochefort, que nous voyons aujourd'hui au Luxembourg ; Rodin, homme de génie lui-même, et qui voyait dans les traits d'un contemporain illustre non seulement ces traits mêmes, mais ce qu'y apercevrait la postérité et qui le représenterait.

Tel qu'en lui-même, enfin l'éternité le change !

Rodin fit donc le buste, que tous les amateurs considèrent comme un chef-d'œuvre — et c'en est un : je ne pense pas sincèrement qu'il puisse y avoir de doute à cet égard.

Cela n'empêcha pas que, lorsqu'il fut transporté, après son exposition à la Nationale, qui avait été un triomphe, au domicile du grand homme dont il devait immortaliser le visage, les enfants assemblés de celui-ci lui dirent bientôt :

— Oh ! papa ! mets ça dans un petit coin, que nous le voyons le moins possible. Ce n'est pas tout !

Puis le grand homme mourut. Et alors il y eut entre ses héritiers, à propos de ce buste, une de ces luttes de générosité où l'on aime à être vaincu. Les frères cadets dirent à l'aîné :

— C'est à l'aîné qu'appartiennent les parts de famille. Donc, il l'appartient de droit.

Mais le premier ne répondait :

— Je ne voudrais pas vous en priver : j'ai déjà tant d'autres souvenirs ! Il me semble qu'une de mes sœurs...

Mais les sœurs s'excusaient, disant qu'elles avaient d'excellentes photographies de leur père.

A la fin, le buste fut doucement imposé au cadet, qui avait un excellent caractère, et l'emporta chez lui. Il le plaça sur un piédestal, dans un coin de son cabinet de travail, en une savante pénombre. Et il interroge timidement, depuis, les membres de sa famille qui le viennent visiter :

— Ne trouves-tu pas que, avec cet éclairage, il y a quelque chose... ?

Pourtant ce buste est sublime, tous les connaisseurs vous le jureront. Mais que voulez-vous : les enfants du modèle avaient une autre idée des traits paternels ! — voilà tout. Et cette question de la ressemblance, de la ressemblance pure et simple, même vulgaire, au détriment du caractère et de l'impression, est souvent une pierre d'achoppement pour les plus grands artistes. Il doit y avoir ainsi, dans le monde, pas mal de bustes et de portraits qui ne sont acceptés comme "ressemblants" que lorsque ceux qui ont connu le modèle ne sont plus là : et c'est l'artiste qui a raison, quand il est un grand artiste, aux yeux de la postérité.

Pierre MILLE.

Manque à gagner

M. Pams a déposé des projets de loi ajoutant tout renouvellement des corps élus. Le fait est que, la plupart des électeurs étant au front, il serait difficile de recueillir les votes, à moins d'imiter l'exemple que nous ont donné récemment les Américains. Mais il paraît que cela n'est pas dans nos mœurs.

Toutefois, il est une remarque que l'on ne peut s'empêcher de faire : M. Pams a-t-il calculé tout ce que les élections représentent de recettes dont ses projets d'ajournement privent le pays ?

Les élections sénatoriales ne coûtent pas cher : quelques circulaires à envoyer aux électeurs sénatoriaux. Pas d'affiches, sinon quelques papillons manuscrits dans les lieux de vote.

Mais les élections au Conseil général, celles aux Conseils municipaux des grandes villes représentent des dépenses importantes. Quant aux élections législatives, elles vont couler un véritable Pacole dans le pays. On

est fort modeste en estimant à dix mille francs en moyenne le prix de chaque candidature. Pour nos six cents députés, c'est un minimum de six millions, mais il faut y ajouter l'argent dépensé par les candidats battois, qui égale, s'il ne dépasse, la somme dépensée par les victorieux. Avec une moyenne de trois candidats par circonscription, c'est plus de vingt millions qui coulent entre les mains des imprimeurs, afficheurs, fabricants de journaux spéciaux, distributeurs de bulletins, marchands de vins et huissiers — chargés des poursuites pour injures et autres.

Pendant qu'on se bat

A lire les informations et les annonces des journaux, on constate que la conférence se tient sur une vaste échelle en ce moment. Tandis qu'on se plaint volontiers du bavardage des parlementaires, on se précipite de tous côtés pour écouter parler les simples électeurs.

Ce n'est pas là un phénomène nouveau. Il semble qu'en temps de guerre on éprouve un besoin particulier d'absorber de la parole humaine, et d'entendre des voix qui ne soient pas celle du canon.

Sous le premier Empire, à cette époque qui nous apparaît comme une période d'action intense et universelle, et où d'ailleurs Napoléon manifestait l'horreur des idéologues, on conférait partout, sur tout, à tout moment. On n'employait pas encore le mot "conférence". Il s'agissait de lectures, de leçons. Mais les sujets de ces leçons étaient évidemment bien. Elles étaient, en effet, marquées au coin du pédantisme le plus reboutant.

L'année d'Austerlitz, un M. Angelet ouvrait un cours de grammaire et de littérature latines pour les amateurs.

L'astronome Delalande invitait le public à venir chaque soir de beau temps au jardin du Pont-Neuf, où il lui ferait connaître les noms des principales étoiles.

Garnier créait, rue de la Loi, un cabinet de physique, où il conviait le public aux "Soirées de M. Garnier, aéronaute".

Mais les sœurs s'excusaient, disant qu'elles avaient d'excellentes photographies de leur père.

A l'Athénée de Paris, on parlait de botanique, de chimie, des poèmes du Tasse et de l'Arioste, de l'épître en vers, de la satire, devant une nombreuse et brillante assistance.

Tout comme aujourd'hui, il n'y avait pas moyen de s'ennuyer un instant ; la mobilisation des oreilles et des langues était complète.

— Ne trouves-tu pas que, avec cet éclairage, il y a quelque chose... ?

Pourtant ce buste est sublime, tous les connaisseurs vous le jureront. Mais que voulez-vous : les enfants du modèle avaient une autre idée des traits paternels ! — voilà tout. Et cette question de la ressemblance, de la ressemblance pure et simple, même vulgaire, au détriment du caractère et de l'impression, est souvent une pierre d'achoppement pour les plus grands artistes. Il doit y avoir ainsi, dans le monde, pas mal de bustes et de portraits qui ne sont acceptés comme "ressemblants" que lorsque ceux qui ont connu le modèle ne sont plus là : et c'est l'artiste qui a raison, quand il est un grand artiste, aux yeux de la postérité.

— C'est épanté ! C'est épanté !

— N'est-ce pas ? dit Cellarius. Tu n'as rien vu de pareil !

Et il le raconta à Ponchon. Ponchon écoutait en se grattant la jambe. Quand ce fut fini, il s'écria :

— C'est épanté ! C'est épanté !

— C'est épanté ! C'est épanté !

Encourage, Moréas reprit le récit, avec de nouvelles précisions.

— C'est épanté ! C'est épanté ! disait Ponchon, en se grattant toujours la jambe.

A six heures du matin, les récits continuaient, et la jambe de Ponchon devait être rouge comme un nez de beurre.

Alors, on proposa d'aller finir la nuit dans un autre café.

Mais Ponchon, philosophe, déclara que

maintenant il « la savait » suffisamment et alla se coucher.

Moréas et Cellarius se racontèrent alors leur duel l'un à l'autre.

Ceux qui y ont passé

La première fois qu'un soldat va au feu, il demande aux anciens quel effet cela fait. Si M. Malvy voulait demander à ceux qui ont passé devant la Haute Cour comment on s'y trouve, il ne rencontrera guère de survivants des procès les plus récents.

Le général Boulanger, le comte Bülgen et Henri Rochefort, qui furent jugés en 1889, ont disparu, et d'ailleurs ils étaient en fuite, de sorte qu'ils n'ont pas eu l'impression de la présence réelle.

Dès accusés de 1889, Droulède, Jules Guérin, Bailliére, Barillier sont morts.

Mort aussi, le baron de Vaux, qui se présentait appuyé sur deux bâtonnets et qu'on accusait d'avoir préparé un logement pour y installer le duc d'Orléans en attendant qu'il montât à cheval. D'où pouvait venir ce grief presque vaudeville ? De ceci : ce baron de Vaux avait la manie des ameublements, et il ne songeait qu'à accumuler dans les maisons qu'il occupait tous les échantillons de meubles possibles. Il en avait entassé d'abord dans un pavillon loué au Bois de Boulogne, où l'on prétendait qu'une cave était aménagée pour cacher le "Roy". Il l'ouvre ensuite, sur les hauteurs de Montmartre, une espèce de tour qu'il meubla du haut en bas, et où, notamment, il fit installer à grands frais une salle de bains luxueuse pour la construction de laquelle il avait fait venir des ouvriers spécialistes de Londres. A qui pouvait être destinée cette tête, saule ou pinier ?

Il ne reste guère pour pouvoir parler de la Haute Cour, de visu, que M. Marcel Habert, conseiller municipal de Paris, décoré pour sa conduite à la guerre, si M. Malvy lui demandait son opinion, M. Habert, qui vient de se marier tout récemment, lui répondrait sans doute :

— Vous voyez qu'on ne s'en porte pas mal !

Nostalgie nouvelle

Chaque jour, ou presque, on peut lire au Journal officiel des nominations au grade de chevalier de la Légion d'honneur, ébauches de citations émouvantes.

Si chevaleresques que se montrent nos combattants, ce titre de chevalier n'a pas moins quelque chose d'un peu archaïque.

Et l'on peut bien ajouter tout bas qu'il est presque comique, appliquée aux nombreux titulaires civils du ruban rouge qui l'ont obtenu à la suite d'une longue carrière administrative ou d'une exposition réussie de parties alimentaires.

La vérité est que, dans le principe, les titulaires choisis par Napoléon ne s'intitulent pas chevaliers, mais membres de la Légion d'honneur.

Seulement cette qualité leur donnait le droit de réclamer le titre de chevalier, considéré comme le premier échelon de la noblesse nouvelle que l'empereur entendait fonder. On pouvait être membre de la Légion d'honneur sans être chevalier. Mais on ne pouvait pas obtenir le titre de chevalier sans être membre de la Légion d'honneur.

Une fois en possession du ruban, il fallait demander à Napoléon la collation du titre ; en même temps, il fallait prendre des armes et les décrire dans sa demande ; on recevait ensuite des lettres d'investiture, que Napoléon aimait à dater de ses camps au loin.

Beaucoup de membres de la Légion d'honneur, issus de la Révolution, affectaient de dédaigner cette noblesse. Mais

Le Maréchal Joffre entrera-t-il à l'Académie ?



NOTRE ENQUÊTE AUPRÈS DES IMMORTELS

Sous sont plus graves qu'on ne raconte, ce n'est pas ce qui retranchera rien de mon admiration. Jean n'était pas gai ; il n'en était pas moins enfant, peut-être d'autant plus : est-ce que l'enfance est gai ?

La monotomie de ses lettres me révélait celle de sa vie. Je devinais que, sauf de brusques intermèdes de danger, et la menace quotidienne de la mort, dont il parlait que l'on se blase, cette vie n'était pas fort différente de la vie humble, aux travaux ennuyeux et ingrats, qu'il avait menée dans le cantonnement avant d'être envoyé en première ligne. Jean n'était pas romantique, il n'avait point de panache ; il ne s'était point figuré qu'il allait rompre des lances et frapper de grands coups ; mais enfin il avait devancé l'appel pour venger M. Letort, son père, tué à l'ennemi ; une vengeance un peu moins souterraine, moins lente et moins enlisée dans la boue, l'aurait flatté davantage. Il ne me disait pas, je le devinais... Peut-être aussi que j'ajoutais à ses lettres « des choses extraordinaires ».

Je le crains, quand je les relis, ces pauvres lettres qui me semblaient si belles, et que je m'étais mis en tête de publier un jour. Une sorte de pudore jalouse me le défend. Je vois bien maintenant qu'elles n'ont de beauté intelligible que pour moi, et pourquoi ne l'avouerais-je point ? c'est un privilège dont je ne suis pas fâché.

Il en est une pourtant que je ne peux pas m'empêcher de citer. Oh ! elle n'est pas longue, elle ne contient que six mots :

« Je suis entre Vaux et Douaumont. »

Je n'ai pas la superstition des autographes ; mais pour tout l'or du monde je ne me dessaisirais pas de celui-ci. Je veux même qu'il me survive, et je ne l'ai pas rangé dans l'enveloppe où sont les papiers qu'il faudra « brûler sans lire ». Mais comprendront-ils, ceux qui, dans vingt ans, trente ans, plus tard, retrouveront cette petite feuille, mal coupée, mal pliée, salie, où sont tracés au crayon ces six mots, d'une main qui ne se soucie même pas d'être ferme — comprendront-ils que c'est une chose tragique et sacrée ?

Mon ami Jean, qui n'était pas capable de forfanterie parce qu'il n'était pas capable de mensonge, n'avait pas pensé une minute à me dissimuler qu'il ne se réjouissait pas extrêmement d'aller à Verdun, et qu'il aurait mieux aimé aller autre part.

Sans compter que son tour de permission approchait : plus que six semaines ! Il m'écrivit d'abord : « Elle est dans le lac, ma perre. » Puis, comme il avait encore

« un sinistre pressentiment », mais que cette fois il y croyait trop, il m'écrivit presque la lettre qu'ils écrivent tous par précaution la veille des attaques, et qu'ils n'envoyaient pas — ou qu'ils n'envoyaient pas eux-mêmes. Un autre billet, le lendemain : « C'est un enfer imaginable. » Il avait sans doute voulu dire « infinimentable » ; il n'avait pas eu le temps de se relire. Puis : *« Je suis entre Vaux et Douaumont... »* Et, juste une semaine après, comme j'attendais avec angoisse de ses nouvelles, il arriva lui-même, en personne. Mon étonnement l'amusa bien.

— Eh bien quoi ? fit-il. Je ne vous avais pas dit que c'était mon tour de permis ?

Je le regardais avec stupeur. Je cherchais dans ses yeux, dans le pli de sa bouche, quelque chose, une trace des horriblesangoisses que je venais par la pensée de partager avec lui et qui m'avaient coïté tant de nuits sans sommeil ; et je retrouvais le même enfant qu'il y a quatre mois ! Son clair visage n'accusait pas une heure de plus. Il avait seulement l'air un peu hypocrite, un peu en dessous, d'un gamin qui en dépit de tous les conseils et de toutes les défenses vient de commettre une imprudence énorme, qui en est très fier, et qui a tout de même rudement peur d'être grondé.

Abel HERMANT.

Le prix Lasserre

Par arrêté de M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le prix scientifique de la fondation Lasserre est attribué, pour 1917, à M. Debieuvre, professeur à l'école municipale de physique et de chimie industrielles de la Ville de Paris, chef des travaux de physique à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris.

Communiqués

M. Raphaël-Georges Lévy, membre de l'Institut, sera demain lundi, 3 décembre, à 16 h. 1/2, dans la grande salle du lycée Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, une conférence sur le troisième emprunt de guerre. La séance sera présidée par M. Lucien Poincaré, recteur de l'Université de Paris.

L'hiver s'annonce. Vous allez avoir besoin, Messieurs et Messieurs, de vous chauffer !!! Rendez visite à « Tommy » qui vend mieux et à 10 francs meilleur marché que n'importe où. Magasins, 1, rue de Provence ; 23, rue des Martyrs, et 81, passage Brady.

FIN DE SAISON
Soldes avant Inventaire
MANTEAUX et COSTUMES
PRIX TRÈS AVANTAGEUX
PARIS-TAILLEUR
3, Rue du Louvre, Paris.

LES RELIURES D'« EXCELSIOR »
Pour conserver les numéros (grand format) et assurer le classement au fur et à mesure de leur apparition :

Bon cartonnage avec rubans, titre doré, pouvant contenir une collection de trois mois : à nos bureaux..... 5.50 Par colis postal..... 6.50

Notre reliure électrique, pour trois mois, fers spéciaux, titre doré : à nos bureaux..... 7.25 Par colis postal..... 8.50

Nous pouvons encore livrer des cartonnages des reliures électriques pour conserver une collection de deux mois des exemplaires au petit format d'« Excelsior » parus jusqu'au 1er février, aux prix suivants : 3 fr. 25 à nos bureaux et 3 fr. 50 par la poste, recommandé, pour les cartonnages, ou de 5 fr. 50 et 6 fr. 25 pour les reliures électriques.

VERS le 15 octobre, nous nous sommes fait l'écho d'un bruit persistant et selon lequel l'Académie française était disposée à manifester son admiration pour le vainqueur de la Marne en lui offrant un des fauteuils vacants sous la Coupole. Le chef du secrétariat de l'Institut de France, M. Régnier, que nous vimes à ce propos, nous opposa qu'il n'y avait pas de précédent, depuis la fondation même de l'Académie, qui permit d'élire d'office un académicien. L'ordonnance du Roi concernant la nouvelle organisation de l'Institut admet toutefois qu'il suffit, pour faire acte de candidat, d'émettre, auprès d'un membre de la Compagnie, et de vive voix, le vœu de compter parmi les Quarante. M. Régnier ajoutait, après nous avoir fourni ces renseignements : « Le maréchal Joffre fera-t-il acte de candidat ? Se présentera-t-il ou le présentera-t-on ? Nous donnions, en ou-



LE MARÉCHAL JOFFRE en grande tenue de maréchal de France (Ph. Melcy.)

tre, une opinion, qui semble être d'aujourd'hui, et que Renan émettait le 23 avril 1885, en réponse au discours de réception de Ferdinand de Lesseps : « Quelqu'un qui est bien sûr d'être des nôtres, c'est le général qui nous ramènera un jour la victoire. Comme nous le nommions par acclamation !... »

Le 17 octobre, enfin, nous publions l'interview d'un des proches du maréchal, interview qui reflétait le sentiment même du valeureux soldat : « Il serait, sous la Coupole, nous disait-on, comme l'incarnation de la vaillante armée qui sauva la France sur les champs glorieux de la Marne. Ce serait, pour elle, l'aurore d'une nouvelle immortalité. »

Donc, le maréchal ne s'oppose point à ce que sa candidature soit posée.

Nous avons demandé à quelques-uns des plus notables parmi les Immortels quel était leur sentiment. Voici les réponses que nous avons, ou reçues, ou recueillies :

M. Denys Cochin

Directeur de l'Académie.

« Pour ma part, je suis un admirateur du maréchal Joffre.

» J'estime, en outre, que l'Académie française n'est pas seulement une société de gens de lettres, et que la Compagnie restera fidèle à ses traditions en admettant dans son sein celui ou ceux qui au moins conduisent nos troupes à la victoire. »

M. Paul Deschanel

« L'académicien est, en même temps, président de la Chambre. Sa grandeur officielle l'attache au rivage. Il exprime ses rôles régts de ne « pouvoir répondre ».

M. Edmond Rostand

« Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre. »

» Mon sentiment est que l'Académie française s'honorera en élisant le maréchal. »

M. Pierre Loti

« Votre lettre me rejoint aux armées. »

» Je suis désolé de ne pouvoir vous répondre, mais ayant l'honneur d'être encore officier, cela m'est absolument interdit, surtout pour une question de ce genre. J'espère que vous voudrez bien comprendre les raisons de mon refus et que vous m'excuserez. »

M. Alfred Capus

« Elire le maréchal Joffre, mais c'est une chose que l'Académie doit faire ! Le vote est acquis d'avance. »

M. Marcel Prévost

« Ma situation d'officier supérieur et, par conséquent, de subordonné du maréchal, m'interdit toute appréciation personnelle sur cette éventuelle et illustre candidature. »

M. Frédéric Masson

« Ce sera pour l'Académie un grand honneur et une grande joie le jour où M. le maréchal Joffre viendra prendre séance, après un vote qui ne peut manquer d'être unanime. Elle ne saurait laisser protester le billet que M. Renan a tiré sur elle et qui est à échéance ; et elle doit dire, elle aussi : *Vite et tous.* »

M. Jean Richépin

« Je suis actuellement chancelier, ma fonction est de garder les sceaux et, en particulier, celui du silence. »

Il est vrai que cela n'engage à rien...

Un enfant les imaginerait. *Les Butors et la Finette*, qu'est-ce, qu'un conte de fées ? Il vous causera un plaisir extrême, s'il vous est conté... par l'auteur. Vous croirez le reconnaître, et, en effet, vous le reconnaîtrez facilement, ainsi que les personnes. D'abord, la Finette, c'est la France elle-même. Buc, l'intendant de cette princesse, recueilli, hébergé, traitré, c'est l'espion boche ; François Miron, le beau jardinier, c'est l'ordre et le goût français, et nous étions tous d'accord que la princesse n'en pouvait épouser un autre à la fin ; car la comédie finit par un mariage, ou mieux, par l'union sacrée.

Les dates même sont presque respectées, à peine un peu resserrées. C'est au lendemain de la Fête nationale que l'ennemi envahit les Etats de Finette. C'est dès les premiers jours qu'il propose une paix selon lui avantageuse — partant, selon lui, honorable. La princesse n'est pas du même avis, elle refuse, et la voix des ancêtres qui s'est transmise jusqu'à elle à travers les refrains des vieilles chansons lui enseigne le moyen de sauver la patrie... Je me laisse entraîner, je raconte cette belle histoire que, grâce à M. François Porché, nous avons revécue en rêve : un rêve où, comme dans tous les rêves, le présage se mêle au souvenir, et où les grandes douleurs d'hier sont les grandes promesses de demain.

Il est peu vraisemblable que Mme Simone ait jamais un rôle si beau. Napoléon est déjà un rôle en or ; mais, la France ! Les admirateurs de Mme Simone veulent qu'elle ait été sans défauts : ses amis se réjouissent qu'elle leur ait offert ce juste mélange de défauts et de qualités qui fait une créature vivante. Ils ont admiré cette dignité, cette force, cette émotion, et surtout cette lumineuse intelligence qui, par instants, la transfigure.

L'interprétation de M. Jean Worms, de Mme L. Massart, de la petite Bartout est des plus remarquables. M. Génier a composé curieusement la physionomie de l'intendant traître, et M. Desfontaines, dans le rôle du maréchal-duc, a fait preuve, une fois de plus, d'un grand et sûr talent. La mise en scène est ingénue et fort belle.

ABEL HERMANT.

Châtelet. — Aujourd'hui en matinée et en soirée, l'inépuisable succès : *Le Tour du Monde en 80 Jours*, pour lequel l'affluence est telle qu'il est prudent de louer d'avance, les retardataires ne trouvant pas toujours de place, malgré les dimensions de la salle.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère, 8 h. 30, *la Revue*. Olympia, 8 h. 30, *Vingt vedettes et attractions*. Ga-Ta-Clan, tous les soirs, *Carmenita*, opéra à répétition. Anne Bancroft, F. Frey, Loc. Roq. 30-12. Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi. Matinée mercredi, jeudi, samedi et dimanche.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 15 et 8 h. 15, *Jack et Cœur de Lion*; *le Soulier de sa dame*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Select, 27, Bd Italiens. Mat. 2 h. 15. Soir 8 h. 30, *Christus*.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, demain lundi, à 2 h. 1/2 : *La Méditerranée chevaleresque*, conférence par M. F. Funk-Brentano.

LA REVUE FÉRIQUE

avec ses

300 ARTISTES

Ses 44 TILLER'S GIRLS

Ses 600 Costumes

Ses 45 Décor

Ses ballets merveilleux

Ses défilés somptueux

Sa riche mise en scène

Triomphe tous les soirs à 8 h. 20

et en matinée Samedi et Dimanche

AUX

FOLIES-BERGÈRE

M. Battistini

Mme Edwina

M. Renaud

Phot. « Femina » et Paul Berger.

L'Opéra a fait hier une brillante réouverture avec Battistini, dans le *Henry VIII* de M. Camille Saint-Saëns. C'est la première soirée d'une saison magnifiquement préparée et qui tend à rendre à notre Académie Nationale de musique la vie et l'éclat que la guerre lui avait fait perdre.

Le chef-d'œuvre de Rameau : *Castor et Pollux*, éclatant et pathétique, sera remis à la scène, ainsi que les deux opéras de Massenet : *Ariane et Roma*, *la Salammbo* de Reyer, et le ballet de Leo Delibes, *Sylvia*, dont les décors ont été refaits sur les dessins de M. Maxime Delhomas.

Des dates seront marquées par la création de plusieurs œuvres nouvelles : le drame lyrique de M. Claude Debussy : *Saint-Sébastien* ; l'œuvre de l'héroïque musicien Magnard : *Guerceur* ; les *Goyescas* de Granados, autre victime de la guerre, torpillé sur le *Sussex* en 1915 ; le *Sadko* de Rimsky-Korsakov enfin, l'oratorio de César Franck : *Rebecca* sera également mis à la scène et l'Opéra donnera cet hiver la *Tragédie de Salomé* de M. Florent Schmitt.

On annonce une œuvre importante de M. Alfred Bruneau, dont le poème est de M. Robert de Flers. On sait en outre que M. Claude Debussy écrit spécialement pour l'Opéra les *Fêtes galantes* d'après les chefs-d'œuvre de Verlaine. Il faut encore mentionner un ballet de M. Gabriel Pierné, *Cydalisé*, un de M. Georges Hué, une œuvre promise par M. Camille Erlanger, et plusieurs ouvrages de nos jeunes musiciens.

Roger VALBELLE.

VENTE DE MEUBLES

A PROFITER DE SUITE :

80 SALLES A MANGER.

65 SALONS.

70 CHAMBRES.

et nombreux meubles de toutes sortes A SOLLER

provenant de réalisations de mobilier mis en garde.

GRANDE-MEUBLE JANIAUD JEUNE

